

## INTERROGATIONS SENEGALAISES

Jean COPANS (EHESS)

Le Chercheur en sciences sociales est souvent naïf. En matière de milieu industriel, il est tout simplement ignorant. Au début de chacune des enquêtes que j'ai commencées à mener à Dakar les responsables français des entreprises (directeur général, ingénieurs responsables de la production) m'ont tenu un discours auquel je ne m'attendais pas. Essayant en quelque sorte de noyer la classe ouvrière au milieu d'un flot de déterminations culturelles et "anthropologiques" afin d'avoir tout simplement accès aux ateliers et services de l'entreprise, je m'entendis dire et expliquer avec sérieux, assurance et preuves que, "Oui, au Sénégal la classe ouvrière existait. Elle avait ses traditions, ses syndicats, un profil sociologique".

La classe ouvrière sénégalaise existe donc. Et c'est cette existence attestée par l'Histoire (syndicale, politique), par la littérature et le cinéma (Les Bouts de bois de Dieu ; 'Jom') et enfin par la recherche universitaire (1) qui rend notre tâche si difficile. Car il faut construire notre nouvel objet tout en déconstruisant, jusqu'à un certain point (mais lequel ?), l'ancien. D'autant plus qu'au pays du marxisme-léninisme et de l'ouvrierisme, les Sénégalais sont rois ! L'introduction d'un scepticisme et d'une critique (voire d'une auto-critique) dans la perspective militante d'un grand nombre d'universitaires sénégalais est progressive depuis une dizaine d'années.

Certes, et pour nous référer encore une fois au débat d'un cahier précédent et même de tous les écrits de l'équipe depuis huit ans, les chercheurs sénégalais marquent un choix. Un choix individuel, car les chercheurs ne se sont pas concertés, tout autant que collectif, car il suggère une interprétation de notre hypothèse de base. Que ce soit pour Y. Guissé, M.C. Diop ou B. Fall, la relation superstructure - infrastructure au sein des groupes sociaux de l'entreprise ou concernés par l'entreprise est un des objets décisifs. En fait la formation de la classe ouvrière ne peut pas se comprendre sans se référer à la nature de l'entreprise, des entrepreneurs. Mais cette lecture dépasse la seule vision en termes de stratégie économique ou de politique de gestion de la main d'oeuvre. De proche en proche, ces recherches remontent les filières sociales de la domination et de l'exploitation. C'est ce que d'autres membres de notre équipe ont fait pour le secteur dit informel et ce que d'autres chercheurs mettent en lumière à propos des hommes d'affaires africains (2).

Mais il s'agit de regarder au-delà de l'affrontement idéologique (ou

---

(1) Citons pour mémoire J. Suret Canale, Iba der Thiam, Nicole Bernard - Duquet pour les travaux francophones.

(2) Voir les travaux d'A. MORICE, A. LAMBERT d'une part et de J.L. AMSELLE, E. GREGOIRE et P. LABAZEE de l'autre. Voir nos réflexions dans la présentation du numéro 26 de Politique Africaine. (Copans, 1987 a).

idéologisé) Capital-Travail. Y. Guissé veut restituer les contraintes hors-travail à la fois sur les lieux du travail et hors de ces lieux de travail. Le privilège provisoire de l'anthropologie des classes ouvrières est de dédoubler ainsi les relations de travail et dans l'entreprise et hors de celle-ci. Elle retrouve d'ailleurs de façon décisive le travail extérieur ("au noir" ; domestique ; informel), ce qui place l'entreprise -et l'ouvrier comme travailleur d'une entreprise dite industrielle ou capitaliste - au coeur - ou aux marges - d'un univers qui peut aller jusqu'à dissoudre la notion de salariat, de travailleur "libre" de sa force de travail (il en est de même pour les détenteurs du "Capital" : l'intérêt ici étant de comparer entreprises privées - publiques ; nationales - étrangères, etc).

Notre objet serait donc la recherche d'une identité ou d'une substance ouvrière. Mais au contraire des recherches et réflexions précédentes il ne s'agit pas de dévoiler une essence hégélienne se réalisant dans et par l'entreprise dite capitaliste. Il s'agit en s'inspirant par exemple des historiens E.P. Thompson, F. Cooper, B. Bozzoli ou Ch. Van Onselen (3) de montrer la création sociale et historique d'une autonomie de classe dans la mesure où cette autonomie se construit en réaction, en relation avec, d'autres classes, d'autres consciences culturelles et sociales, d'autres modes idéologiques et organisationnels (4).

En nous évadant de l'atelier, et ce contrairement aux pré-supposés de la sociologie du travail traditionnelle ou d'un marxisme-léninisme sommaire, nous reconstruisons une classe ouvrière complexe mais saisissable parce qu'elle a une famille, un quartier, une vie de relations, des préférences religieuses, etc. Le paradoxe est qu'en la saisissant, elle devient méconnaissable non seulement aux yeux des canons intellectuels de l'Occident (des études africaines ou du syndicalisme) mais aussi à ses propres yeux. Tous les ouvriers de la Sonacos (et pas seulement les patrons) vous diront qu'ils sont ouvriers. Cette fierté, cette évidence risque d'être mise à mal si l'on fait comprendre qu'ils sont ouvriers, sans aucun doute, mais non pas par la seule vertu de l'appartenance industrielle et entrepreneuriale. Qu'on en vienne à se demander aujourd'hui en quoi la polygamie, le salariat informel ou le daaira produit de la classe ouvrière est à l'évidence la preuve d'une réflexion problématique. En quoi la reproduction et la formation ouvrière sont du même mouvement des déformations, constitue une interrogation qui veut pousser la dialectique jusqu'à ses ultimes conséquences. En un sens c'est prendre au mot l'expression de prolétariation inachevée ou permanente (Copans, 1988 b et 1991).

Le cas sénégalais présente un dernier avantage et non des moindres. Il concerne le problème du syndicalisme. La classe ouvrière sénégalaise n'existe

---

(3) Lire par exemple Bozzoli (1983 ; 1987) ; Cooper (1987 a) ; Van Onselen (1976).

(4) Par exemple existe-t-il des clientélismes de classe ou s'agit-il de mécanismes politiques et culturels, transclassistes, "universels" ? Voir les remarques pertinentes de F. Cooper sur ce thème dans son ouvrage sur Mombassa, notamment aux pages 7, 41, 69-70. Je signale par ailleurs que depuis quatre ans l'historien américain a commencé des recherches aux Archives de l'ancienne AOF à Dakar et que nous bénéficions déjà de ses premières réflexions (Cooper, 1987 b).

peut-être pas mais le syndicalisme sénégalais existe, lui, indubitablement. La préoccupation politique de la plupart de nos collègues sénégalais va permettre enfin une introspection ni nationaliste ni ouvrieriste du problème. B. Fall a été l'un des premiers à s'aventurer dans ce domaine. Qu'il ait ensuite abordé le monde des entrepreneurs ne peut que confirmer que tout se tient et ce de façon structurelle et seulement symbolique ou idéologique (5).

La réflexion sur la dimension syndicale, que ce soit par "le bas" ou par "le haut", est un des points faibles mais reconnus, des recherches africanistes de notre unité de recherche. Nous savons tous qu'il faut récupérer ce thème classique afin de le soumettre lui aussi à notre hypothèse de départ (6).

Le cas africain impose plus que tout autre, me semble-t-il, par son "flou artistique" et son histoire ouvrière très récente, la méthode qui est devenue notre point de ralliement. A contrario la meilleure application en Amérique latine ou en Asie (l'existence de la classe ouvrière ne soulevant aucun doute même par rapport aux critères traditionnels et de la science et de l'idéologie) de cette méthode devrait nous permettre de bien reconstituer l'objet classe ouvrière et de ne pas en rester à l'exotisme anthropologique.

Cet exotisme peut séduire aussi l'intelligentsia sénégalaise ou africaine. L'idéologie post-soixante-huitarde des mouvements sociaux se diffuse progressivement dans le Tiers-Monde, le caractère négatif de certaines expériences politiques devenant trop patent (7). La classe ouvrière abdiquant d'elle-même ses responsabilités (je ne parle pas des intellectuels cooptés par le pouvoir bureaucratique !), il serait de bon ton de démontrer qu'elle n'a jamais existé ou ne produira jamais de conscience de classe (sous-entendu révolutionnaire).

Bref ces travaux modestes, aux orientations, plus classiques qu'il n'y paraît, sont le résultat d'une conjoncture dont il convient de tenir compte.

Mai 1988

---

(5) D'autres étudiants sénégalais ont essayé d'aborder ce thème avec nous à l'EHESS dans les années 1980-85. Malheureusement je n'ai pas leurs noms ici, mais il y avait manifestement un sentiment collectif de tout reprendre à zéro en matière d'analyse du phénomène syndical sénégalais et africain.

(6) Cf. M. AGIER, J. COPANS (1988).

(7) Voir le texte de Mandani et al (1987).

## BIBLIOGRAPHIE

- Agier, M., Copans, J., (1988) Programme de recherche Travail et Travailleurs du Tiers-Monde, Villes et Citadins du Tiers-Monde, n°2, ORSTOM, pp. 57-70.
- Bozzoli, B. (ed) (1983).- Town and Countryside in the Transvaal, Johannesburg, Ravan Press.
- Bozzoli, B. (ed) (1987).- Class, Community and Conflict, Johannesburg, Ravan Press.
- Cooper, F. (1987 a).- On The African Waterfront - Urban disorder and transformation of work in Colonial Mombasa, New Haven, Yale University Press.
- Cooper, F. (1987 b).- "Toward a Working Class in French Africa : imperialism and the labor question after World War II" (20 p dactylo).
- Copans, J. (1985).- Pré-rapport de Mission - Dakar Sénégal in collectif, "Les problèmes posés par l'étude du milieu du travail et des rapports travail-hors-travail", ORSTOM CNRS, pp 157-175.
- Copans, J. (1987).- "Une crise conceptuelle opportune", Politique Africaine, 26, p 2-14.
- Copans, J. (1988 a).- Rapport de Mission (18 juillet - 2 août 1988), La Lettre (pratiques sociales et travail en milieu urbain), n° 3, janvier, pp 33-37.
- Copans, J. (1988 b), "The making and Unmaking of the african working classe", in "African Futures", Seminar Proceedings n°28, Centre African Studies, University of Edinburgh, pp. 141-183. (Version française réduite à paraître dans le Mouvement Social, 1991, "La formation et la déformation des classes ouvrières africaines- sur l'orientation de quelques recherches récentes").
- Diop M. (1990).- "La gestion des fléaux sociaux depuis l'époque coloniale" in Les Maladies Mentales au Sénégal, Dakar, Codesria
- Mamdani, M., Mkandawire, T., Wamba dia Wamba, E. (1987).- "Mouvements sociaux, mutations sociales et lutte pour la démocratie en Afrique", Codesria, 39 p.
- Van Onselen, C. (1976).- Chibaro - African Mine Labor in Southern Rhodesia 1900-1933, London, Pluto Press.